CRITIQUE, danse. DEUTSCHE OPER AM RHEIN, Opernhaus Düsseldorf, le 30 oct 2026. « In the Middle, Somewhat Elevated » de W. Forsythe et « Strong » de Sharon EYAL par le Ballet am Rhein

Soirée de Première à la *Deutsche Opera Am Rhein* (site de l'*Opernhaus* de Düsseldorf), avec la mise en miroir de deux pièces, l'une signée William Forsythe, l'autre par la chorégraphe israélienne Sharon Eyal.

Le programme s'ouvre sur un monument. *In the Middle, Somewhat Elevated* de **William Forsythe**, créé au Palais Garnier en 1987, est de ces pièces qui ont changé la trajectoire du ballet. D'emblée avec la partition de **Thom Willems**, quelque chose se fissure dans l'ordre sage du classique. Les neuf interprètes du ***Ballet am Rhein*** habitent la chorégraphie du maître américain avec une autorité et une gourmandise intenses. La virtuosité académique est là – les lignes, les extensions, la précision – mais elle est sans cesse déplacée, accélérée, mise sous tension. Les axes basculent, les transitions se durcissent, les corps semblent chercher un point de gravité qui n'existe plus. Il y a dans cette pièce une joie féroce, une manière de célébrer le ballet tout en le poussant dans ses ultimes retranchements. Et le *Ballet am Rhei*n a cette qualité

essentielle : il ne *récite* pas Forsythe, il le *danse* avec une urgence, une présence, une espèce de rage tranquille qui fait de chaque phrase un petit événement. On connaît la pièce, on croit la connaître — et pourtant, ce soir, elle paraît neuve, presque insolente.



Puis vient l’entracte. Et l’on se dit que le plus dur est fait, que la soirée a déjà tenu ses promesses. On a tort… Car *Strong* de **Sharon Eyal**, créé à Berlin en 2019 pour vingt danseurs, est d’une autre nature — et d’une autre puissance. Dès l’instant où les lumières se resserrent et où les premières pulsations électroniques d’**Ori Lichtik** envahissent la salle, le climat change. On quitte le monde de la déconstruction virtuose pour entrer dans celui de l’hypnose collective, d’une transe méthodique et implacable. Les vingt interprètes du *Ballet am Rhein* forment un corps unique, une

masse mouvante et respirante qui semble surgir d’un *club* berlinois autant que d’un rêve éveillé. Les motifs répétitifs, les vagues de bras, les torsions lentes et les accélérations soudaines créent une tension constante entre contrôle absolu et désir d’extase. C’est à la fois d’une précision d’orfèvre et d’une sensualité animale. La chorégraphe israélienne, avec son complice **Gai Behar**, pousse chaque danseur dans ses retranchements, et la compagnie répond avec une générosité et une cohésion impressionnantes. *Strong* est de ces pièces qui ne racontent rien et qui disent tout : la beauté étrange d’un groupe qui se fond et se distingue tour à tour, la fatigue et le plaisir mêlés, la ligne ténue entre la discipline et l’abandon.



Ce qui frappe, au fond, c’est la manière dont ces deux mondes se répondent. Forsythe déplace les repères du classique avec une ironie tendre et une énergie de feu follet ; Eyal installe

un rituel hypnotique où le collectif devient une entité presque organique. L'un déconstruit, l'autre envoûte. Et le *Ballet am Rhein*, dans les deux cas, se montre à la hauteur de l'exigence : technique souveraine, engagement total, cette qualité de présence qui transforme une soirée de ballet en expérience physique.

À la tombée du rideau, la salle de l'*Opernhaus* s'est levée d'un seul élan. Des rappels, des bravos, des visages éclairés. Un triomphe amplement mérité pour une compagnie qui es sans conteste l'une des meilleures d'Allemagne.



CRITIQUE, danse. DEUTSCHE OPER AM RHEIN, Opernhaus Düsseldorf, le 30 oct 2026. « In the Middle, Somewhat Elevated » de W.

Forsythe et « Strong » de Sharon EYAL par le Ballet am Rhein. Crédit photo (c) Altin Kaftira

---

CRITIQUE, danse. LYON, 80èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 23 juin 2026. « House » & « Delay the Sadness » par Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D

Composition mystérieuse passée très rapidement dans les collections de la Couronne Britannique, la toile de Vermeer que nous connaissons sous le titre incertain de « leçon de musique » est l'une des créations de l'artiste hollandais les plus complexes, bâtie sur la correspondance de la peinture et de la musique.

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse de Lyon, le 25 mai 2026. « Ima » de Sharon EYAL & « Cold Song » de Marcos MORAU par la GöteborgsOperans Danskompani

La *GöteborgsOperans Danskompan*i, de retour à la Maison de la Danse de Lyon, offre un double programme d'une incroyable intensité, confiant ses interprètes exceptionnels à deux des chorégraphes les plus en vue de la scène contemporaine : l'israélienne Sharon Eyal et le catalan Marcos Morau. Deux univers radicalement différents, deux esthétiques puissantes, qui se répondent et se complètent cependant dans une soirée particulièrement marquante. L'engagement physique des danseurs suédois, leur technicité ahurissante et leur capacité à incarner des mondes aussi opposés forcent le respect et l'admiration.

Avec *ima*, la chorégraphe israélienne **Sharon Eyal** plonge le public dans une expérience sensorielle unique, presque hypnotique. Dès l'ouverture, les interprètes, vêtus de ces fameux académiques beiges transparents conçus par **Maria Grazia Chiuri** pour Dior, apparaissent comme des êtres nus, vêtus d'une seconde peau qui souligne chaque muscle, chaque frémissement. La danse se fait alors viscérale, organique, une

succession d’ondulations étranges et sensuelles qui semblent traverser les corps de l’intérieur.

Ce qui frappe d’emblée, c’est la précision chirurgicale des mouvements, alliée à une énergie presque excessive. Les danseurs de la ***GöteborgsOperans Danskompani*** s’engagent dans une performance physique extrême, où chaque geste semble pulsé par une musique interne, un rythme sourd qui ne laisse aucun répit. La compagnie suédoise maîtrise à la perfection ce langage si particulier, fait de contractions, de vibrations et de suspensions, portant la signature d’Eyal à un niveau de maîtrise impressionnant. Le public est saisi, littéralement happé par cette transe collective qui se déploie sous ses yeux, dans une atmosphère à la fois intime et dévastatrice.



Après l’envolée sensuelle d’*ima*, **Marcos Morau** signe avec *Cold Song* une

plongée vertigineuse dans son univers déroutant. La scénographie de **Max Glaenzel Ribas** impose d'emblée sa présence : une estrade de tuyaux noirs aux compartiments mystérieux, dressée sur un plateau en noir et blanc, évoque un futur dystopique hanté par les vestiges du passé. Sur ce décor, des créatures aux yeux rougis, au teint pâle, errent comme des zombies sortis d'une société bien ordonnée. Le chorégraphe catalan, qui nourrit son travail d'une esthétique surréaliste et d'un humour grinçant, pousse l'exercice jusqu'à la déconstruction des corps. Ses interprètes deviennent des pantins désarticulés, animés de spasmes, pivotant tête et membres à des angles inhumains, se contorsionnant sans fin. La gestuelle explose dans une virtuosité impressionnante, où la maîtrise technique le dispute à une forme de folie douce. On pense à une bande de chats, aux aguets, réagissant aux moindres sons, avec une agilité et une énergie débordantes.



Mais Morau ne se contente pas d'une démonstration de force. Il convoque l'opéra de **Henry Purcell**, *King Arthur*, pour instaurer un dialogue étrange entre ces êtres dépossédés et les réminiscences d'un temps révolu. Il tourne en dérision les figures du pouvoir, s'interroge sur la nature humaine et laisse planer une noirceur saisissante, tempérée par des éclats d'humour. Les lumières de **David Stokholm** découpe les tableaux avec une précision remarquable, soulignant l'étrangeté des corps et la puissance visuelle de cette pièce sans répit.

Mais ce qui rend cette soirée exceptionnelle, c'est l'incroyable plasticité de la *GöteborgsOperans Danskompani,* capable de passer de la transe sensuelle et organique d'Eyal à la gestuelle mécanique et surréaliste de Morau, démontrant une polyvalence et un engagement physique hors du commun. **Marcos Morau**, qui n'a pas lui-même été danseur, semble trouver avec ces interprètes un terrain de jeu idéal pour exprimer toute l'étendue de son imaginaire. *Cold Song*, piéce présentée pour la première fois en France, confirme le statut de Morau comme l'un des chorégraphes les plus inventifs de sa génération. Son univers à la croisée du sacré et du profane, du passé et du futur, fascine autant qu'il déstabilise. À ses côtés, **Sharon Eyal** continue d'explorer les abysses du corps humain avec une intensité rare. Le double programme présenté à la **Maison de la Danse** restera comme l'un des temps forts de la saison culturelle lyonnaise, une célébration de la danse dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus viscéral.



CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse de Lyon, le 25 mai 2026. Sharon EYAL : « Ima » / Marcos MORAU : « Cold Song » par la GöteborgsOperans Danskompani. Crédit photographique (c) Tilo Stengel

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28

avril 2026. « The Look » de Sharon EYAL et « Ici » de Léo LERUS par le Ballet de l’Opéra national du Rhin

Au Théâtre de la Ville, le Ballet de l’Opéra national du Rhin a offert un diptyque d’une incroyable puissance, réunissant deux chorégraphes que tout oppose et tout rassemble : Sharon Eyal et Léo Lérus. Ce n’est pas une simple juxtaposition, mais un véritable dialogue, un « *en regard* » qui a enthousiasmé le public.

Avec « ***The Look***« , on est plongé dans l’univers fascinant et hypnotique de **Sharon Eyal**. La pièce, créée en 2019, prend ici une résonance toute particulière. Inspirée du *mantra* de Gandhi, « *Nobody can hurt me without my permission* », elle est une ode vibrante à la résilience. Sur le plateau, les dix-huit danseurs, vêtus de justaucorps noirs et luisants, ne forment plus qu’un seul corps, un organisme vivant qui respire, ondule et se déploie dans une transe collective. La performance est d’une rigueur technique absolue, portée par une bande-son aux influences tribales et post-industrielles, créant un rythme organique et envoûtant. Ce qui frappe, c’est l’incroyable densité de ce « *look* », ce regard fixe et puissant que la troupe pose sur le public, créant un lien magnétique et presque charnel. C’est une expérience immersive, une célébration de la force collective où chaque mouvement, à la fois angulaire et fluide, semble habité par une urgence vitale.



Puis, comme un souffle venu d’ailleurs, « ***Ici*** »de **Léo Lérus** fait basculer la soirée dans une tout autre lumière. La nouvelle création du chorégraphe guadeloupéen, en écho à la transe futuriste d’Eyal, nous ancre dans une humanité solaire et chaleureuse. En s’inspirant des traditions chorégraphiques et musicales de son île d’origine, il célèbre la singularité des individus, leurs rencontres et leur joie de vivre . Là où « *The Look* » était une célébration du groupe, « *Ici* » met en avant des ensembles plus intimistes, des solos éclatants où la personnalité de chaque danseur s’exprime avec une énergie contemporaine et communicative. On ressent toute la complicité artistique qui unit les deux chorégraphes, née de leur rencontre au sein de la *Batsheva Dance Company*.



Ce diptyque est une réussite totale. Il démontre avec éclat comment deux univers chorégraphiques, l'un futuriste et tribal, l'autre ancré dans les traditions créoles, peuvent entrer en résonance pour créer un spectacle d'une beauté et d'une intensité bouleversantes. Le **Ballet de l'Opéra national du Rhin**, dirigé avec une *maestria* incontestable, porte ces deux pièces avec une générosité et une virtuosité qui ont subjugué le public parisien. Un grand moment de danse, puissant, et intelligent !

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28 avril 2026.
« The Look » de Sharon EYAL et « Ici » de Léo Lérus par le Ballet de l'Opéra national du Rhin. Crédit photographique (c) Agathe Poupeney

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Domaine d’Ô, le 18 octobre 2025. “Delay the sadness” par Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D

La saison 2025-2026 du Domaine d’Ô / Cité Européenne du Théâtre (en co-réalisation avec l’AGORA – Cité Internationale de la Danse) a frappé fort avec la création française tant attendue de « *Delay the Sadness* », la nouvelle création de la chorégraphe israélienne Sharon Eyal et de son complice Gai Behar. Et pour les amateurs de danse montpelliérains, c’est surtout le retour d’une artiste qui a tissé avec la ville un lien indéfectible, une conversation artistique qui se poursuit spectacle après spectacle.

« *Delay the Sadness* » n’est pas seulement un titre, c’est aussi une promesse : celle de vivre une expérience sensorielle et émotionnelle totale. Sur une partition originale composée spécialement pour la pièce par **Josef Laimon**, un groupe de huit danseurs de la **Compagnie S-E-D** (*Sharon Eyal Dance*) ont enflammé la scène de leurs énergies unies et individuelles. Cette pièce, d’une durée de 50 minutes, revêt une signification personnelle profonde, puisqu’elle est dédiée à la mère de Sharon Eyal, décédée récemment. Bien que nourrie

par une expérience intime, l'œuvre cherche à transformer la peine vécue par l'artiste en un récit universel sur le deuil, la mémoire et la continuité de la vie, comme l'exprime la chorégraphe : « *Continuation de la vie après la mort. Continuation de la tristesse et de la pureté. Continuation de la mère*. »

Le langage corporel caractéristique d'Eyal y est pleinement manifesté, avec des corps cambrés à l'extrême, évoluant sur demi-pointes, dans une gestuelle à la fois retenue et saccadée. Les mains et les bras des danseurs jouent un rôle narratif essentiel, semblant tantôt se gripper, tantôt réprimer un cri. La magie d'une pièce de Sharon Eyal opère toujours par cette alchimie entre le mouvement collectif, comparé à une nuée d'étourneaux, et l'expression singulière de chaque interprète. Une fois que vous êtes pris dans son flux, il est impossible de détourner le regard. Les danseurs, habités par une gestuelle tendue à l'extrême, des transes tantôt apaisées, tantôt furieuses, projettent une émotion qui transcende les mots. C'est un hommage vibrant à la vie, une beauté qui jaillit de l'instant.

Accueillir « *Delay the Sadness* » au **Domaine d'Ô de Montpellier** a une résonance particulière. Montpellier n'est pas une simple étape de tournée pour **Sharon Eyal** : c'est un véritable berceau de sa création. Le fameux *Festival Montpellier Danse* est un partenaire de longue date de l'israélienne, ayant co-produit et accueilli plusieurs de ses œuvres majeures, et parmi elles : « *Chapter 3: The Brutal Journey of the Heart* », le troisième volet de sa célèbre « *Love Cycle* », qui avait été créé en 2021 en collaboration étroite avec le festival. Plus récemment, sa pièce « *Into the Hairy* » (que nous avions vue au Festival International de Danse de Cannes en 2023) y a également été présentée. Ainsi, chaque venue d'Eyal à Montpellier s'apparente à une nouvelle page d'un chapitre en cours d'écriture, offrant au public local le privilège de suivre l'évolution de son langage chorégraphique.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Domaine d'Ô, le 18 octobre 2025.
"Delay the sadness" par Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D.
Crédit photo © Vitali Akimov

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 27 mars 2025. « Vers la mort » de Sharon EYAL et « Appartment » de Mats EK par le Ballet de l'Opéra national de Paris

Mozart et Da Ponte sont portés en triomphe à Prague, après les représentations des Noces de Figaro. Très vite, le duo s'attèle sur le sujet de Don Giovanni (octobre 1787), auquel ils insufflent une dimension tragique et fantastique inédite. Portrait d'un héros libre et sans entraves, qui pourfend la morale comme le social, Don Giovanni, célébré par Goethe, « l'opéra des opéras », dresse le portrait du premier héros révolutionnaire.

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 28ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 13 juillet 2024. « Soul Chain » de Sharon EYAL et par la Compagnie TANZMAINZ

Samedi 13 juillet, le cadre somptueux du Théâtre Antique de Vaison-la-Romaine a été le théâtre d'une expérience de danse aussi rare qu'intense. Pour la 111e fois, la compagnie allemande *Tanzmainz* présentait « *Soul Chain*« , une pièce multi-primée de la chorégraphe israélienne Sharon Eyal. Et dès les premières secondes, le public a été saisi, sans répit, par une vague d'énergie brute.

Les dix-sept danseurs réunis à Vaison, vêtus de simples justaucorps et bas couleur chair, envahissent l'espace du plateau non pas en un groupe désordonné, mais en un essaim hypnotique et millimétré. Campés en permanence sur les demi-pointes, ils délivrent une performance d'une exigence physique confondante. Ce n'est pas de la danse classique, mais un langage corporel nouveau, où l'on retrouve l'énergie de l'électro et la rigueur du ballet. **Sharon Eyal** nous parle d'amour et de désir. Mais ici, point de romantisme. Ce que

l’on voit, c’est l’amour débarrassé de ses oripeaux, revenu à l’état animal, pur et viscéral. La chorégraphe l’avait annoncé : on y voit la douleur, la sueur, la façon dont l’être intérieur se fraye un chemin vers l’extérieur. Les corps, en proie à des secousses charnelles, des spasmes et des gestes saccadés, deviennent le réceptacle d’émotions qu’il est parfois impossible de lire dans les regards.



La performance est soutenue par la musique envoûtante et lancinante d’**Ori Lichtik**, un son *techno* qui, par sa répétitivité, nous plonge dans une transe collective. Cette bande-son, créée en parallèle de la chorégraphie, semble être le moteur implacable de cette mécanique humaine. L’une des plus grandes forces du spectacle réside dans sa capacité à jouer sur le fil entre l’individu et le groupe. L’ensemble est d’une unité et d’une discipline impressionnantes, un véritable bloc de survie se déplaçant à l’unisson. Mais de cette masse émerge soudainement un soliste qui s’affranchit du groupe, dans une tentative de libération qui peut sembler presque

désespérée, comme un cri silencieux. Une figure centrale qui, pendant de longues minutes, répète le même mouvement de tête de manière hypnotique, jusqu'à l'épuisement, cristallisant l'attention du public sur les limites du corps et de l'esprit.

Loin d'être un simple exercice de style, « *Soul Chain* » est un spectacle fascinant. Il force le spectateur à s'interroger sur ce qui fait notre humanité dans un monde qui semble parfois se déshumaniser. Chacun y projette ses propres images : une secte, une armée, une colonie d'insectes, ou une vision futuriste de nos sociétés. C'est précisément cette richesse d'interprétation qui rend l'œuvre si puissante.

À l'issue de cette heure intense, les artistes, visiblement épuisés mais habités par la ferveur du public, ont reçu une longue ovation méritée. Avec « *Soul Chain*« , Sharon Eyal et le *Tanzmainz* ont offert un moment de grâce intense, une expérience sensorielle inoubliable qui restera comme l'un des temps forts du festival « *Vaison Danse*« . Une véritable « *chaîne des âmes* » s'est créée ce soir-là entre les artistes et les spectateurs, les liant par une transe et une énergie folle.

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 28ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 13 juillet 2024. « Soul Chain » par Sharon Eyal et la Compagnie TanzMainz. Crédit photographique (c) Andreas Hetter

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2024. « To the Point(e) » de Christopher WHEELDON / Sharon EYAL / Jean-Christophe MAILLOT par les Ballets de Monte-Carlo

Sous l'intitulé « *To the Point(e)* », les Ballets de Monte-Carlo et l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo proposent une soirée enchantée et contrastée : un triptyque dansé (et symphonique), réalisé par la célèbre compagnie monégasque dirigée depuis plus de 30 ans par Jean-Christophe Maillot !

Tout d'abord, la peinture est bien présente dans le processus de ***WITHIN THE GOLDEN HOUR*** (2008), en particulier la trace de l'or… celui des tableaux du néo-classique viennois Gustav Klimt. **Christopher Wheeldon**, à l'imaginaire surprenant, en déduit toute une série contrastée, gestes heureux et mouvements décontractés divers : rituels anciens, duels de danseurs, fantaisies sociales plus légères… A l'inverse de certains chorégraphes possédés par la réalité convulsive de notre époque, Wheeldon délivre plutôt une leçon de beauté

souriante, où la souplesse des corps, l'arabesques des figures suspendues, dialoguent en apesanteur avec la musique pour cordes, souvent obsédantes, d'**Ezio Basso**, fusionnée avec celle de l'inusable Vivaldi. L'effet est immédiat et se révèle convaincant, d'autant plus que les danseurs y sont baignés en volupté et chaleur dans la lumière dorée et caressante – qui a été spécialement conçue dans l'esprit d'une performance de séduction pure.

Contraste total avec la pièce qui suit immédiatement : ***AUTODANCE*** (2018), qui n'étonne guère… tant **Sharon EYAL** fait du EYAL… (un ballet conçu ici avec **Gai Behar**) ; donc une plongée dans des ténèbres angoissées dont la tension dépressive s'exprime par la tenue des danseurs : la douleur, la torture, les convulsions se lisent immédiatement dans ce parti qui expose des corps martyrisés, d'autant plus manifestes qu'ils contrastent avec le corps libre et souple d'une jeune danseuse, en rien concernée par le malaise général. Après la fluidité quasi enivrée de la pièce de Wheeldon qui a précédé, le noir acide d'Eyal perce la scène comme un cri.

Beau cadeau – pour clore le triptyque – que le propre ballet de J**ean-Christophe MAILLOT**. Dans ***VERS UN PAYS SAGE*** (1995), le chorégraphe tourangeau rend hommage à son père, le peintre Jean Maillot, qui conçut nombre de décors d'opéras (entre autres) ; en réalité, le ballet d'une durée d'une demi-heure, n'a rien de sage. C'est même un défi physique et artistique qui s'impose aux danseurs, lesquels ne cessent d'exalter et d'incarner une physicalité croissante, au-delà de leurs limites, comme s'il s'agissait de fait d'évoquer l'énergie du père, lui-même suractif, travailleur infatigablement créatif. Mobiles comme en transe, les corps se répondent, se défient, réalisent des figures incessantes, de formidables étreintes fraternelles, sachant toujours offrir (et recevoir) ces liens d'amour et de fusion qui assurent l'étonnante cohésion de la chorégraphie. Dans le final, se dévoile un tableau de Jean Maillot, aux couleurs et lumières emblématiques, celles qui

firent le succès de sa dernière exposition intitulée « *Pays sage* ». Au delà du narratif éloquent et tendre d'un fils à son père, le ballet doit aussi sa séduction à la musique hypnotique, suspendue de **John Adams** (*Fearful Symmetries*) qui lui confère l'élasticité requise et le charme irrésistible d'une audace intemporelle. Et sous la direction de **Garrett Keast**, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** confirme ses étonnantes dispositions expressives au service de la danse.

_____

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2024.
« To the Point(e) » par C. Wheeldon / S. Eyal / J. C. Maillot
et les Ballets de Monte-Carlo

VIDEO : Extrait de « *Vers un Pays sage* » de J. C. Maillot par les Ballets de Monte-Carlo

---

CRITIQUE, festival. 24ème Festival International de Danse de Cannes (Palais des

Festivals), le 24 novembre 2023. « Into the hairy » par Sharon EYAL et la Compagnie L-E-V

En ouverture du 24ème Festival International de Danse de Cannes, désormais placé sous la houlette de Didier Deschamps, l'Auditorium Louis Lumière du *Palais des Festivals* a vibré au rythme hypnotique d'*Into the Hairy*, la nouvelle création de la chorégraphe israélienne Sharon Eyal.

D'emblée, les spectateurs sont enveloppés par un univers à la fois obscur et lumineux, une signature que l'ancienne danseuse de la *Batsheva Dance Company* maîtrise à la perfection. Pour cette pièce conçue avec son complice de toujours, **Gai Behar**, et interprétée par les sept danseurs exceptionnels de la ***Compagnie L-E-V***, Eyal opère un virage artistique audacieux et salutaire. Elle délaisse son collaborateur musical de longue date, **Ori Lichtik**, pour s'associer au compositeur britannique **Koreless**, figure montante de la scène électronique. Le résultat est saisissant : une bande-son d'une modernité fulgurante, où se mêlent avec une fluidité déconcertante des sonorités aquatiques, des éclats de guitares aux accents moyen-orientaux et des pulsations rythmiques haletantes.

Cette nouvelle alliance musicale insuffle à la chorégraphie une énergie inédite. On retrouve bien la grammaire si particulière de Sharon Eyal – ces petits pas sur les pointes, les genoux fléchis, les torsions de buste et les isolements d'articulations qui semblent défier les lois de la

biomécanique. Mais ici, les corps, kaléidoscopiques et envoûtants, ne sont plus soumis à une unité impeccable. Ils se libèrent, se cherchent, s’entrechoquent et se recomposent, formant un magma évolutif constamment en mouvement.



La pièce nous plonge au cœur d’une animalité esthétisée, presque vénéneuse. Vêtus de somptueuses et fascinantes combinaisons en dentelle noire signées par la directrice artistique de Dior, **Maria Grazia Chiuri**, les danseurs semblent tout droit sortis d’un songe. Les costumes, véritables *seconde peau* aux reflets miroitants, subliment les moindres contractions et allongent des lignes déjà infinies. Le maquillage, avec son trait noir qui s’écoule des yeux, ajoute à ce mystère, conférant aux interprètes une beauté troublante,

presque irréelle. Sous les lumières tamisées d'**Alon Cohen**, qui passent de l'ombre la plus profonde à des rouges sanglants, ils se métamorphosent en une colonie de créatures fantomatiques, à la fois angéliques et démoniaques.

Mais au-delà de cette plastique époustouflante, *Into the Hairy* est une œuvre d'une profondeur rare. Le titre, énigmatique, évoque l'hirsute, le touffu, mais aussi la complexité inextricable de notre époque. La chorégraphie de Sharon Eyal, si elle conserve une part de mystère, se fait plus politique que jamais. On devine dans ces corps enchevêtrés, qui émergent d'une brume artificielle, les fantômes d'un monde en proie au chaos, aux conflits et à l'effondrement. La pièce devient une métaphore saisissante de la condition humaine contemporaine, une plongée vertigineuse dans une époque sombre, oscillant constamment entre la force du collectif et l'isolement de l'individu.

C'est une chorégraphie de fin du monde, certes, mais d'une beauté fascinante, qui ne laisse personne indifférent. Les danseurs de L-E-V, d'une virtuosité confondante, insufflent à cette œuvre une énergie vitale et contagieuse, tout en explorant les abysses de la psyché humaine. Porté par une bande-son envoûtante et des costumes d'exception, *Into the Hairy* s'impose comme une réussite éclatante, un tournant décisif dans la carrière de Sharon Eyal. Le public, subjugué, a réservé une interminable ovation méritée à ce septuor haletant, une œuvre qui ne demande qu'à être redécouverte pour en percer tous les secrets.

CRITIQUE, festival. 24ème Festival International de Danse de Cannes (Palais des Festivals), le 24 novembre 2023. « Into the

hairy » par Sharon EYAL et la Compagnie L-E-V. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 18 octobre 2023. *15* par Tao YE et « Jakie » par Sharon EYAL et le Nederlands Dans Theater

Le 18 octobre 2023, le Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt, fraîchement rouvert, a vécu un intense moment de danse. Pour l'occasion, le prestigieux *Nederlands Dans Theater (NDT)* proposait un programme double d'une grande intensité, réunissant deux visions chorégraphiques en apparence opposées mais qui, réunies, formaient un dialogue fascinant entre l'Orient et l'Occident. On y retrouvait d'un côté l'épure géométrique et méditative de Tao Ye, de l'autre l'ardeur organique, presque animale, du duo Sharon Eyal & Gai Behar.

La soirée s'ouvre avec ***15***, une pièce du chorégraphe chinois

Tao Ye, fondateur du célèbre ***TAO Dance Theater,*** qui signe ici sa première collaboration avec une compagnie non asiatique. Dès le lever de rideau, le spectacle est un choc visuel : quinze danseurs, hommes et femmes vêtus de larges jupes-pantalons noirs qui gomment toute différence, forment un triangle parfait, pointe face au public. C'est une installation mouvante qui s'offre à nos yeux, d'une précision millimétrée. L'écriture de Tao Ye est d'un minimalisme hypnotique. Sur la musique répétitive de **Xiao He**, les corps se muent en un cœur battant unique, un organisme vivant dont chaque geste semble dicté par une énergie intérieure commune. Les bras se balancent avec une énergie contenue, les pieds frappent le sol en une cadence implacable, les mains claquent différentes parties du corps pour créer une partition percussive. On est saisi par cette fusion parfaite, ce travail d'unisson où chaque danseur est une extension de l'autre.

Mais cette rigueur géométrique n'est jamais froide. Il émane de **15** une chaleur tactile et une puissance tranquille, presque une transe, qui captive les sens. La pièce évolue, le triangle se défait, les corps s'allongent au sol comme des oiseaux figés en plein vol avant de reprendre leur course dans un final d'une énergie explosive. En quarante minutes, Tao Ye parvient à créer un univers d'une beauté austère et envoûtante, prouvant que la répétition peut être une source inépuisable de fascination. Il frappe très fort dès le lever de rideau, avec une œuvre d'un niveau exceptionnel.



Le contraste est saisissant avec ***Jakie***, la nouvelle création de la chorégraphe israélienne **Sharon Eyal**, assistée de **Gai Behar**. La scène se fait plus mystérieuse, baignée d'une lumière subtile où le brouillard crée des profondeurs oniriques. La musique électronique palpitante d'**Ori Lichtik**, mêlée à celle de **Ryuichi Sakamoto**, emplit l'espace de ses pulsations . Les seize danseurs, vêtus de justaucorps évoquant la nudité, forment une masse organique, un groupe dense et serré qui se met à onduler dans une gestuelle étrange. On retrouve bien la patte inimitable de Sharon Eyal : des tremblements exacerbés, des mouvements saccadés où le corps semble se plier et se déplier de façon inattendue, des ondulations resserrées d'une physicalité puissante. Les danseurs se métamorphosent en créatures fantastiques, en insectes automates, dont les gestes sont d'une étrangeté fascinante. C'est une danse qui semble pulser de l'intérieur, comme un organisme vivant qui respire.

Mais Eyal y injecte aussi une dose d'humour inattendu, une

pointe d’ironie, en revisitant avec audace les codes du ballet classique. On aperçoit des arabesques, des attitudes, des pas sur demi-pointes, mais totalement défigurés, distordus par son langage si singulier. Des solistes se détachent de la masse, dans un dialogue fascinant avec le groupe, tandis que d’autres adoptent des poses sculpturales, les mains sur les oreilles. *Jakie* est une œuvre envoûtante, pleine d’une poésie noire et d’une beauté troublante, qui ne cesse de surprendre.

Ce qui impressionne le plus dans cette soirée, c’est la maîtrise absolue des danseurs du **Nederlands Dans Theater.** Passer de l’épure *zen* de Tao Ye à l’ardeur organique de Sharon Eyal en une seule représentation est un tour de force qui témoigne de leur incroyable technicité et de leur intelligence du geste. Ils se fondent avec une aisance confondante dans l’énergie du groupe, que ce soit dans l’unisson hypnotique du premier ou dans la complexité organique du second. Ce programme, qui associe ces deux créations récemment créées à La Haye, est une réussite totale. Il nous offre une expérience de danse totale, où la géométrie et l’organique, le contrôle et la transe, se répondent et s’éclairent mutuellement. Le ***NDT***, en s’emparant de ces deux univers avec une telle passion, confirme son statut de compagnie de référence, capable de donner vie aux visions les plus exigeantes avec une justesse et une force confondantes.



CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 18 octobre 2023. *15* par Tao YE et « Jakie » par Sharon EYAL par le Nederlands Dans Theater. Crédit photographique (c) Rahi Rezvani